

## Apologie de la force virile

Louis Hémon, *Écrits sur le Québec*, Montréal, Boréal, 1993, 175 pages.

Louis Hémon, *Battling Malone*, pugiliste, Montréal, Boréal, 1994, 197 pages. Les deux oeuvres sont publiées dans la collection 'Boréal compact classique', éditées par Ghislaine Legendre et Chantai Bouchard, avec avant-propos et postface de Chantal Bouchard.

Réjean Beaudoin

Volume 37, numéro 2 (218), avril 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32295ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1995). Compte rendu de [Apologie de la force virile / Louis Hémon, *Écrits sur le Québec*, Montréal, Boréal, 1993, 175 pages. / Louis Hémon, *Battling Malone*, pugiliste, Montréal, Boréal, 1994, 197 pages. Les deux oeuvres sont publiées dans la collection 'Boréal compact classique', éditées par Ghislaine Legendre et Chantai Bouchard, avec avant-propos et postface de Chantal Bouchard.] *Liberté*, 37(2), 118–126.

---

# LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

---

---

RÉJEAN BEAUDOIN

## APOLOGIE DE LA FORCE VIRILE

*Louis Hémon, Écrits sur le Québec, Montréal, Boréal, 1993, 175 pages ; Battling Malone, pugiliste, Montréal, Boréal, 1994, 197 pages. Les deux œuvres sont publiées dans la collection « Boréal compact classique », éditées par Ghislaine Legendre et Chantal Bouchard, avec avant-propos et postface de Chantal Bouchard.*

*(...) comme la plupart des gens de sport, ils (les Anglais) éprouvent, malgré eux, un certain mépris instinctif pour ceux qui ne s'y livrent pas. De plus, ils ont, avec toutes leurs qualités, certaines faiblesses : une d'elles est une opinion d'eux-mêmes qui est excellente, à juste titre, combinée avec une opinion des autres races, qui pour être le plus souvent poliment dissimulée, n'est pas moins un tant soit peu dédaigneuse. (...) Voilà pourquoi le sport, parmi les Canadiens français doit être question nationale.*

Louis Hémon, *Écrits sur le Québec*, p. 67-68 et 71.

Cette surprenante déclaration est tirée d'un article paru dans *La Presse*, le 11 novembre 1911, sous le pseudonyme d'Ambulator, qui cachait l'identité (parfaitement obscure) d'un voyageur français, journaliste sportif et aussi romancier à ses heures, comme le monde entier l'apprendra une dizaine d'années plus tard en lisant *Maria Chapdelaine*, révélation posthume du talent d'un inconnu qui s'appelait Louis Hémon<sup>1</sup> (1880-1913). Le titre du texte d'où est tiré cette épigraphe est aussi inattendu que son contenu, du moins pour le lecteur de 1995 : « Le sport et la race ». Peut-être le rédacteur en chef de l'époque a-t-il senti l'insolence, puisqu'il a cru bon sous-titrer son papier, en guise d'explication : « Résultats imprévus mais logiques des victoires des athlètes français sur les Anglais ».

Louis Hémon s'est beaucoup occupé de sports au cours des années qu'il a passées à Londres, de décembre 1902 au 12 octobre 1911, date de son départ pour le Canada. Il a fréquenté les gymnases et pratiqué la boxe, spectacle très populaire en Angleterre depuis déjà longtemps. Les Français, par contre, ne faisaient que commencer à s'y intéresser au début du siècle, après la restauration de l'idéal olympique par les premiers Jeux de l'ère moderne, à Athènes, en 1896. « Louis Hémon fait

---

1. Avant le roman qui devait le rendre célèbre, l'auteur de *Maria Chapdelaine* a écrit des articles, des nouvelles, le récit de son voyage au Canada (*Itinéraire de Liverpool à Québec*) et quelques romans. Plusieurs années après la mort accidentelle du romancier en 1913, l'immense succès de *Maria Chapdelaine* (1916, 1921) a entraîné la publication de *La Belle que voilà* (1923), *Colin-Maillard* (1924), *Battling Malone, pugiliste* (1925) et *Monsieur Ripois et la Némésis* (1950). La correspondance de l'écrivain avec ses proches a aussi été publiée sous le titre *Lettres à sa famille* (1967). Son fameux *Récit du Canada français*, publié à Montréal, en 1916, chez J. A. LeFèvre, et à Paris chez Bernard Grasset, en 1921, avait d'abord paru en feuilleton dans le quotidien parisien *Le Temps*, en 1914.

donc partie de la première génération de jeunes Français qui se soit adonnée à l'entraînement et à la culture physique, première génération encore très marginale, mais militante<sup>2</sup>. » Peu à peu, la France formera des athlètes professionnels qui vont défier la domination britannique dans « le noble art de la défense de soi-même » (*Battling Malone, pugiliste*, p. 70). La supériorité des insulaires dans ce domaine était jusqu'alors incontestée, de sorte qu'ils en étaient venus à considérer la boxe comme leur sport national. Peu avant 1910, la défaite de leurs champions par des Américains noirs et des Français mangeurs d'escargots fut collectivement ressentie comme la déchéance de « John Bull... cet individu massif, stupide, brutal, mais courageux et sublimement obstiné, qui a fait la force d'Albion » (*Battling Malone, pugiliste*, p. 22).

Ce trait d'orgueil anglo-saxon est le sujet du deuxième roman de Louis Hémon, probablement rédigé vers 1909-1910. *Battling Malone, pugiliste* répond donc à une certaine actualité qui est celle des premiers événements sportifs publicisés par la presse à grand tirage. Ce court récit au rythme rapide et au ton mordant est maintenant accessible dans une collection peu coûteuse qui réunit les éléments essentiels d'une édition critique tout en prenant soin d'adopter une présentation qui ne rebute pas les non-spécialistes et qui laisse toute la place qui lui revient de droit au texte de l'auteur.

Ardent défenseur de l'activité et de la morale sportives, Hémon estimait cette école d'énergie physique aussi nécessaire à la force d'âme qu'à la santé corporelle de l'animal dépravé que devenait à ses yeux l'homme moderne. La rivalité des Lorenzo Surprenant et des Eutrope Gagnon n'est pas un motif isolé de son « récit

---

2. Chantal Bouchard, « Le rêve piégé du boxeur », postface de *Battling Malone, pugiliste*, p. 172.

du Canada français ». Ses écrits foisonnent d'oppositions entre le confort douillet des nouvelles inventions (transports ferroviaires, automobiles, électricité) — luxe réservé aux élus de la fortune — et les mœurs encore rustiques des mal nantis. Qui sait si la quête un peu mythique de cette pureté primitive, presque disparue des cités européennes, n'est pas ce qui attire Hémon vers l'Amérique ? Les textes réunis dans l'intéressant recueil de ses *Écrits sur le Québec* sont assez instructifs à ce sujet. L'émoi sincère du voyageur français devant la paysannerie canadienne-française figée dans son passé légendaire n'est pas seulement l'écho banal d'un sentiment cocardier. Ce que Hémon salue et reconnaît chez ses « cousins » du Canada, c'est d'abord l'image vivante des glorieux ancêtres qui ont balisé l'étendue du continent nord-américain, aventure qui rencontre l'éthique du dépassement qu'il apprécie dans les joutes sportives. Toujours dans *La Presse*, le 4 novembre 1911, Hémon affirmait :

*(...) c'est un fait indiscutable que, grâce à leur origine, grâce à la rude vie saine et fortifiante que leurs ancêtres ont menée, les Canadiens français d'aujourd'hui comptent dans leur nombre une proportion d'individus robustes et résistants bien plus forte qu'aucune nation européenne. Il y a là une véritable pépinière d'athlètes qui n'attend, pour se développer, qu'une impulsion nouvelle et plus vigoureuse. (Écrits sur le Québec, p. 63)*

Hémon écrivait à une époque où le mot patriarcal n'était pas encore la pire des insultes. À ses vues un peu spartiates projetées sur les habitants canadiens-français, il faut sans doute ajouter quelques traces de positivisme darwinien transmis par l'esthétique du roman naturaliste, ce qui ressort nettement des romans londoniens de

l'aventurier. Les naïfs au cœur tendre dissimulés sous les traits d'une nature fruste, en apparence invincible, voilà l'étoffe dont sont faits tous les héros de Louis Hémon. Leurs qualités reposent avant tout sur leur exceptionnelle résistance physique. Ces élus de la sélection naturelle sont toutefois victimes d'un destin plus sournois que surnaturel, plus ironique que vengeur. Le pugiliste éponyme du deuxième roman de Hémon appartient bien à cette espèce :

*La méthode de combat du débutant était celle des animaux qui s'entre-tuent dans la forêt parce que c'est la grande loi, et à qui l'hérédité a donné l'instinct profond de la meilleure utilisation possible de leurs armes. Battling Malone avait d'eux les gestes avars, jamais faits en vain, terriblement simples et efficaces, et l'attitude d'attention concentrée, implacable, qui indique non pas le désir de briller dans un jeu, mais celui d'obtenir un résultat décisif dans un minimum de temps. (p. 71)*

Dans la narration laconique de *Battling Malone, pugiliste*, la pauvreté natale du héros irlandais a parfois des accents proches de Dickens (pour le milieu social) et de Wodehouse<sup>3</sup> (pour la carrière sportive). L'adolescent

---

3. Il y a d'étonnants recoupements énonciatifs et diégétiques, jusque dans le titre, entre une nouvelle de P. G. Wodehouse, « *The Début of Battling Billson* », et le roman de Hémon. L'hypothèse d'une intertextualité directe est toutefois à écarter, puisque le récit de l'écrivain anglais est probablement postérieur à la rédaction et même à la parution de *Battling Malone, pugiliste*. Le texte de Wodehouse fait partie d'un livre (*Ukridge*) paru en 1924, mais je ne saurais affirmer que « *The Début of Battling Billson* » n'a pas été publié séparément avant cette date. Ce qui paraît tout de même plausible, c'est que les deux œuvres aient puisé aux mêmes sources en s'inspirant de la littérature sportive publiée dans la presse populaire britannique.

bagarreur sort d'une misère sans nom lorsqu'il rencontre un parti d'aristocrates qui a décidé de consacrer une infime fraction de son immense fortune à racheter l'honneur de l'Angleterre humiliée. Comment ? En dénigrant l'homme capable de redonner au pays le championnat mondial de la boxe. Ce roman sportif est en même temps une fable sarcastique sur la vanité nationale, celle des Anglais, bien sûr. Patrick Malone n'est qu'un jeune homme affamé qui n'a jamais douté de sa force brutale ni de la nécessité de l'employer sans se poser de questions. Dans les quartiers sordides où il a grandi, il a appris que tout appartient au plus fort et qu'il faut parfois tuer pour survivre. C'est sur ce « jeune sauvage ingénu » (p. 51), « cet enfant de l'East End... ce jeune barbare au grand cœur » (p. 79) que misent spontanément les lords bardés de millions qui confondent la boxe avec l'honneur de la patrie. Le cogneur, lui, ne différencie pas l'attention qu'on porte à sa musculature du sentiment d'être enfin devenu un être humain dans la société raffinée dont il devine les privilèges sans vraiment les comprendre.

Le roman suit la forme de cet apprentissage bientôt dénoué en tragédie. Le court intervalle de sa projection sous les feux de la publicité permet à Malone de goûter à toutes les illusions qui l'amènent à croire qu'il peut devenir l'égal de ses riches et puissants promoteurs, mais sa défaite d'un soir contre un adversaire français techniquement plus habile, sinon physiquement plus fort, met subitement un terme à ses ambitions. La foule parisienne ovationne sans fin son heureux rival et l'athlète se retrouve dans son vestiaire pendant que les spectateurs vident la salle enfumée : il comprend au comportement de son entraîneur et de ses soigneurs qu'ils entourent un vaincu. Quant aux généreux protecteurs qui lui manifestaient la veille des marques de l'amitié la plus chaleu-

reuse, aucun ne daigne se présenter après le combat qu'il a pourtant livré jusqu'au bout sans flancher. Il n'a pas besoin d'eux pour savoir qu'il n'y a pas de moyen terme dans l'arène entre gagner ou perdre.

C'est un mercenaire amer et un homme infiniment seul qui sort enfin du stade d'où il devait repartir comme un dieu. Le jeune fauve aux instincts intacts, à qui on avait confié l'honneur héréditaire de l'empire, découvre en errant dans les rues une conscience pour lui toute nouvelle : celle de sa propre faiblesse. Il se souvient alors des bontés qu'a eues pour lui une dame du monde, la sœur de son tout-puissant protecteur, lord Westmount. Lady Hailsham ne l'a-t-elle pas embrassé après sa première victoire, ne lui a-t-elle pas parlé avec tendresse ? Elle s'est même exhibée pendant plusieurs jours avec le pugiliste dans la meilleure société de Londres, comme on promène une bête de race, mais Malone ne s'est pas aperçu qu'elle feignait l'admiration et s'amusait à attiser son désir. Il n'a jamais été plus qu'une curiosité distrayante pour cette femme blasée. Le dernier combat du boxeur est celui qui l'affronte à son propre destin au moment où, dépossédé de tous ses rêves, il croit chercher un simple mot de compassion humaine en se précipitant à l'hôtel de cette dame, « un type de femmes qui semblent froides et pures, et qui sont froidement impures » (p. 82). Le dénouement, imprévisible et percutant, est aussi violent qu'un crochet de gauche : « La Camarde tenait le chronomètre et riait d'avance de ce suprême et futile effort » (p. 169).

Toute la composition du livre obéit à une impeccable machine narrative qui trace la démarcation des milieux sociaux et formule la psychologie rusée des puissances qui dominent au moyen de l'argent et des valeurs symboliques, c'est-à-dire de tout ce qui tient lieu de force physique et de vrai courage dans la haute société. Hémon



veut dénoncer ce scandale et situer le lecteur du côté de son héros terrassé. Avec lui, c'est une vérité du corps et une loi de la nature qui semblent décidément condamnées. N'y aurait-il pas au fond un peu d'idéologie dans le sort fait à l'Irlandais trahi par la fatuité de Britannia (bien plus que par sa force musculaire) ? Il avait pourtant épousé sans réserve la très « noble » cause de ses maîtres. Comme l'observe judicieusement Chantal Bouchard dans sa postface : « Ce n'est pas la moindre des ironies de Hémon de faire d'un Irlandais l'espoir des Anglais pour sauver la réputation nationale » (p. 175).

Je ne sais pas s'il reste aujourd'hui beaucoup d'adeptes de la boxe, sport outrageusement chargé d'incorrection politique, car il représente l'apologie intégrale de la force virile. Ce serait d'ailleurs une raison comme une autre de rester fidèle à l'adulation qu'on réservait naguère aux champions du ring. L'art de Louis Hémon montre l'engrenage des mécanismes sociaux qui portent les enjeux de la fierté nationale sur la scène médiatique du spectacle sportif. Après le portrait railleur du tempérament anglais dans la rumeur publique reflétée par la presse de l'époque, les descriptions de combats figurent parmi les meilleures pages du roman. Les lecteurs les plus indifférents à l'art d'assommer un homme à coups de poing dévoreront chaque minute des innombrables rounds que le narrateur analyse en accusant le rythme de l'affrontement et la stratégie des combattants, sans oublier les temps d'arrêt, le rôle des entraîneurs, le jeu capital des soigneurs et la grande voix terrible de la foule. Non seulement Hémon connaît son métier de journaliste sportif, mais il sait construire une intrigue minutieusement réglée et jouer des effets variés d'une écriture alerte sans abuser de ses moyens. Et si son héros est psychologiquement un peu mince, si sa carrière n'a rien des parcours merveilleux qui font les odyssées anciennes

et modernes, le romancier n'en fait pas moins vivre un être dont l'existence ombrageuse remplit jusqu'à la fin toutes les pages de son texte.